

Christelle Familiari

UN, DES CORPS

par Elisabeth Wetterwald

Les vidéos récentes de Christelle Familiari (*Le Tourniquet*, *Le Banc*, *Le Passage*) se déclinent à partir d'un élément fondateur et récurrent : l'ample jupe, noire, épaisse et lourde, que portent les femmes boliviennes. Dans des vidéos en noir et blanc, très épurées, l'artiste choisit d'abord de porter elle-même l'accessoire. On la voit ainsi réaliser quelques performances dans des lieux publics : parcourir un long banc, enfoncée sous la jupe ; courir sur 20 mètres, puis revenir, la jupe posée comme une corolle autour du corps ; se recroqueviller, immobile, sur un tourniquet, la jupe ne laissant visible qu'une chevelure.

Mises en boucles, ces actions minimales (ramper, courir, tourner) sont théâtralisées par la majesté sobre de l'accessoire, et on croit presque assister à quelques mystérieuses parades nuptiales des oiseaux paradisiaques. Les formes produites sont curieusement à la fois séduisantes et grotesques, parées pour une très probable séance de séduction, à laquelle le spectateur assiste néanmoins sans vraiment y être convié, comme dans ces films documentaires sur des animaux peu familiers qui montrent en gros plans des actions méticuleuses mais mystérieuses, auxquelles nous demeurons étrangers.

Par la suite, Christelle Familiari a confié l'accessoire à des danseurs qui ont réalisé des chorégraphies filmées sur les lieux mêmes de l'exposition (*Un, des corps*). Sur trois vidéo-projections silencieuses, on voit des morceaux de corps apparaître, des formes inassignables tenter de se mouvoir, échouer, ramper, chuter, disparaître. La jupe,

qui est à la fois l'élément moteur et la contrainte, remplit simultanément et de façon ambiguë les rôles de matrice, de masque, d'écran et de suaire. S'agit-il de s'en extraire ou de s'y enfoncer davantage ? Cocon ou camisole ? Du coup, abstraitisé par le traitement de l'image, réduit à ses lignes et à ses courbes, le lieu devient de façon indécidable un terrain de jeux ou une arène dans lequel s'amuse ou se débattent ces énigmatiques formes noires, gesticulantes, envahissantes et pourtant toujours à la limite de l'effacement.

En écho aux vidéos, dans la rotonde (l'entrée du Parvis), l'artiste a installé une trentaine de collages noirs et blancs réalisés à partir d'images de magazines de mode, sur lesquels se devinent des formes humaines emberlificotées dans des vêtements. Là encore, l'ambiguïté demeure : entre le corps et l'étoffe, il est impossible de décider lequel a pris sur l'autre. Une ambiguïté d'ailleurs toujours prégnante dans le travail de Christelle Familiari, lequel repose notamment sur l'impossibilité de choisir entre l'impudeur et la pudeur, la parade et l'enfermement, l'exhibition et la disparition.

Christelle Familiari, *Un, des corps*,
au Parvis, Ibois et Vidéo K.01, Pau,
du 20 avril au 10 juin 2006.



Christelle Familiari,
Un, des corps, 2005/2006.
Vidéos, 15' en boucle.